

DU MÊME AUTEUR

FANTÔMES, Gallimard, Série Noire, 2002

NÎMES-SANTIAGO, Le Passage, collection Polarchives, 2004

MAÏTÉ BERNARD

ET TOUJOURS EN ÉTÉ

roman

www.lepassage-editions.fr



LE PASSAGE

À Andréane

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2007

LE DÉPART

*Moi, l'homme le plus libre du monde, je reconnais que l'on est toujours
lié par quelque chose et que la liberté, l'indépendance n'existent pas.*

Blaise Cendrars

– Toulouse, avait dit le père.

– Toulouse? avait dit Ilona. Mais comment on va faire pour t’amener à Toulouse?

C’est là qu’il avait compris. Ses filles, s’il voulait s’en débarrasser, il allait falloir les semer. Comme la police française.

Ils étaient arrivés après le déjeuner. Deux voitures qui se garent dans la cour, deux flics en civil, deux en uniforme. Pour lui, Thomas Farel, le dangereux terroriste, mandat Interpol, autorisation d’entrer dans la maison et de fouiller, autorisation de l’embarquer.

Il se trouve qu’il était dans le cerisier, et au printemps, pour ceux qui savent encore ce que c’est, un arbre au printemps, c’est une bonne cachette. Pourquoi le cerisier? Un coup de sang. Il se promenait dans le jardin, une ancienne vigne où restaient quelques ceps, des cerisiers blancs, des rouges, et puis les arbres plantés au long des années. Les sapins de Noël de Malena, un olivier qui avait eu des débuts difficiles mais qui le rendait très fier aujourd’hui, deux marronniers qui deviendraient très grands et très forts mais qui avaient encore besoin de tuteurs, et un saule pleureur majestueux. Son regard passait des arbres à l’étang de Thau en bas de la maison, et en s’approchant du cerisier rouge,

il s'était demandé s'il serait encore capable d'y grimper, comme quand il avait vingt ans de moins et que Malena était petite.

Allez, trente ans de moins.

Bon, vingt-cinq, et ne chipotons plus.

Il avait jeté un coup d'œil vers la maison, il ne tenait pas à se ridiculiser en cas de chute, il avait tendu un bras, l'autre, et voilà, il était dans l'arbre. Puis il avait grimpé, encore, plus haut, et il s'était senti très bête mais très heureux, ça lui était monté à la tête, il souriait tout seul, un sourire banane, il avait testé une dernière branche pour voir si elle supporterait son poids, enfin, poids, manière de parler, soixante ans, 1 m 80, 80 kilos, pas mal, non? et il s'était assis. Rien du tout pour l'humanité mais un grand pas pour lui. J'ai soixante ans et je peux grimper dans un cerisier, je suis le roi du monde! Évidemment, ça ne servait à rien de hurler à la proue du bateau sans la Belle pour l'admirer, mais dès qu'il redescendrait, il irait chercher son fan-club. En l'occurrence, ses filles, Ilona, trente-sept ans, et Malena, vingt-quatre, vu que sa femme, Lucile, était en déplacement pour son travail.

Il était là, en train d'imaginer leurs visages admiratifs, quand il avait vu les voitures de police se garer dans la cour, les deux flics en civil et les deux en uniforme qui se dirigeaient vers la porte, et on a beau être au pays des droits de l'homme, avoir des papiers en règle, une carte de sécu quelque part, payé ses impôts et ses cotisations retraite avec une constance de bon citoyen, on ne se refait pas. Quand la police se gare dans la cour de ta maison, tu ne descends pas du cerisier.

Du coup, les filles avaient pris la nouvelle de plein fouet. L'accusation venait de tomber. Aujourd'hui, 26 avril 2003, l'Argentine le réclamait. Parce que, en 1976, à Buenos Aires, pendant l'assaut d'un commissariat, Thomas Farel et ses complices montoneros avaient tué deux policiers.

16 mars 1987

Perpignan. Discussion dans le train avec un homme qui descend faire le barman sur la Costa Brava. Je lui ai expliqué que j'allais effectuer un stage pour mes études de restauration en conservation préventive. Je ne ferai pas de restauration à proprement parler, je ne réparerai pas. Les musées engageront mon expertise (ou celle de ma boîte si j'en crée une) pour qu'on prévienne les dégâts avant qu'ils ne surviennent. Ils nous appelleront, on fera un état des lieux, puis on présentera un projet et un devis. S'ils l'acceptent, on organisera leurs réserves et on protégera les pièces exposées à l'air, à la lumière, au passage des visiteurs. Il m'a donné une recette de cocktail : 1/4 de jus de citron vert, 1/4 de cognac Pure White Hennessy, 1/2 de Seven Up, menthe fraîche, glace. Qui a été le plus utile à l'autre ?

18 mars 1987

Chez moi à Paris, rue des Martyrs. Je me regarde rapido dans la glace avant le rendez-vous avec Simon. Ilona Farel, née à Buenos Aires, Argentine, en mai 1966, d'une mère d'origine anglaise protestante et d'un père suisse, athée, d'éducation protestante.

Puis je sors une photo de Paco, Francisco Berengochea, né à Buenos Aires, Argentine, en juillet 1960, d'une mère d'origine italienne catholique et d'un père d'origine basque catholique, 1 m 80, brun, brute, brut. Une fois une fille lui a dit : « Tu as une tête de taureau. » Une autre : « Tu me fais penser à un légionnaire. » Grand front, grand nez, grande mâchoire, grosses lèvres. « Que vous avez de grandes dents / C'est pour mieux te manger, mon enfant ! »

Sur cette photo, il a un jean propre, une chemise blanche, belle veste, belles pompes. Mais il l'aime pas, il dit qu'il fait peur. Le jour où je l'ai prise, on avait eu une discussion sur nos parents. Il avait dit : « J'ai pas de passion, pas de plan, pas d'identité. Mon père est mort pour un idéal et moi j'ai souvent cette impression de ne pas être le sujet de ma vie. Je dis "je", "je", "je", je balance mon ego à la tête de tout le monde, je fais du bruit pour ne pas entendre le vide. »

13 avril 1987

Nantes, dernière journée de stage au musée Dobrée. Suis conviée en observatrice à une réunion de lancement du projet. Paco vient me dire bonjour, me fait la bise. Il me demande de mes nouvelles. Tu parles, c'est pour me donner des siennes. Ça fait pas un mois que j'ai rompu, mais il a déjà un autre appart, rue Truffaut, une autre nana, Elsa, et un autre boulot. Il finit son CDD ici avant d'enchaîner à la BNF.

Je vais m'asseoir, je sens impatience, frustration, bouffées de colère, comme au début de l'adolescence, quand je rentrais chez

ma grand-mère à Buenos Aires, que je voulais claquer la porte, balancer mes affaires en hurlant. Je ne le faisais pas. Mamina avait perdu sa fille, elle venait de se joindre aux « folles de la place de Mai ». Interdit de montrer mes émotions, être une bonne fifille, ne pas lui poser plus de problèmes qu'elle n'en avait déjà. Oublier que moi aussi, je les avais, les problèmes. Que c'était mon père qui s'était exilé, ma mère qui avait disparu. Pardon. Qui était disparue, comme on commençait à le dire.

À Nantes aussi, envie de claquer la porte, mais interdit de le montrer.

13 mai 1987

Le Grand Bleu avec Simon.

20 mai 1987

Le Grand Bleu avec Gilles et Salomé. À la sortie, il dit qu'il ne comprend pas pourquoi j'ai voulu le revoir. Puis on va boire un verre sur les Grands Boulevards. C'est Paco qui me les a présentés et je suis contente qu'après la rupture, ils n'aient pas décidé de choisir entre lui et moi. Je leur raconte mes soucis pour payer le loyer rue des Martyrs maintenant que je suis « seule » (je ne mentionne pas Simon puisque 1. on ne vit pas ensemble, 2. je ne veux pas qu'ils pensent : « Dis donc, elle s'est vite remise de la rupture avec Paco »). Gilles dit qu'il essaiera de m'envoyer des petits contrats.

20 septembre 1987

Hier soir, dîner chez Gilles et Salomé. Discussion avec un crétin sur l'exil. Il prétend que je ne suis pas une exilée puisque mon pays est une démocratie. Je n'étais pas obligée de fuir pour vivre. Je lui dis : « Et l'exil pour raisons économiques, tu en as entendu parler ? Et l'exil parce que en Argentine, vivre de la restauration préventive, c'est même pas la peine d'y penser ? » Le crétin me dit : « C'est normal, tu y peux rien si tu viens d'un pays sans histoire. » Y'a rien de pire qu'un Français cultivé. Et pas question de lui raconter ma vie, évidemment.

1976, ma mère enlevée sous mes yeux. Quatre jours plus tard, mon père enlevé chez ma grand-mère avec un compagnon, le père de Paco, Emilio Berengochea. Trois semaines après, papa réussit à s'évader et s'exile. Sans moi.

Élevée par Mamina. Papa m'écrit de Hollande d'abord, puis de Paris quand il rencontre Lucile et retrouve son métier de graveur. Sa situation financière s'améliore et comme il s'est juré de ne plus jamais remettre les pieds en Argentine, il m'envoie des billets d'avion pour venir le voir pendant les vacances.

1979, une petite sœur, Malena. Lucile voudrait que je vienne vivre avec eux, je refuse. Continue à venir les voir une fois par an. M'attache à la petite sœur.

De son côté, la mère de Paco le prend par la main et s'exile à Paris. Les années passent, nos familles restent en contact pour essayer de retrouver nos disparus et tout le monde pense que nous sommes amis. Moi, je suis raide dingue de lui.

Le jour de mes seize ans, nous sommes en vacances dans la maison familiale de Lucile à Sète. À l'heure de la sieste, Paco et moi fermons la porte de ma chambre à clé et nous nous déshabillons. Ce qui se passe est tellement catastrophique que c'est un soulagement de ne plus se voir pendant six mois.

En décembre, c'est lui qui vient passer Noël à Buenos Aires. Dans la maison de mes grands-parents à Bariloche, à l'heure de la sieste, nous fermons à clé la porte de ma chambre et nous nous déshabillons. Ce qui se passe est tellement étonnant que nous sommes bien contents de ne plus nous voir pendant six mois pour avoir le temps d'assimiler.

Un an après notre première tentative, j'arrive à Paris, décidée à poursuivre nos explorations. Paco m'annonce qu'il sort avec une fille. Envie de dire : « Et alors ? » Déjà persuadée que lui et moi, c'est pour la vie. La preuve, dans les années qui suivent, on n'arrête pas de se quitter, se reprendre, et tromper tous les gens avec qui on est. Comme il fait des études d'histoire de l'art, après mon bac, je fais pareil, mais à Buenos Aires. Quelques années plus tard, il finit par me convaincre de me spécialiser en conservation préventive à Paris 1, comme lui et Gilles. J'accepte. Lucile est ravie mais je ne veux pas vivre avec eux. Installation rue des Martyrs avec Paco. Trop tôt ? Je l'ai quitté il y a un mois.

C'est ric-rac pour le loyer.

Faut que je respire.

Non, faut que je mette mon poing dans la figure de quelqu'un. Voilà quelque chose de positif. On devrait avancer plus souvent selon le principe du poing dans la gueule. Quand on

se retient de dire merde aux gens, on finit par se le dire à soi-même. « Va me faire foutre. » Pas sain. Seul problème, j'ai un gabarit de chien mouillé. Mon poing fait rire.

24 septembre 1987

De retour de la clinique. Rêvé qu'il faisait jour en pleine nuit. Sommeil difficile. Impression de fatigue au réveil. Perte de repères.

16 janvier 1988

À Grignan pour mon contrat de six mois. J'y serai que quelques jours par semaine, je garde mon appart rue des Martyrs. Depuis mon arrivée, réunions, réunions, réunions.

10 février 1988

J'ai séduit Loïc hier.

14 février 1988

Hier soir, ciné avec Gilles et Salomé et repas chez eux. Très bonne soirée puis beaucoup de rêves de « virilité » cette nuit, je protège des enfants mais pas comme une mère, je m'impose, je force le respect. (Drôle d'expression. Pourquoi il faut toujours que ça se passe en force?)

Mamina m'a dit qu'une des choses qui a été très dure, c'est que maman et papa ont été enlevés en 1976, au tout début de la dictature de Videla, on ne savait pas encore. Quand les gens ont commencé à disparaître, personne ne pouvait comprendre

qu'ils étaient enlevés, torturés, assassinés, et qu'on ne pouvait les réclamer nulle part.

Et puis papa s'est évadé. Il l'a appelée du Venezuela, il lui a dit que maman était morte, qu'il voulait que je le rejoigne. Mamina a refusé, l'a convaincu que c'était mieux pour moi.

Quand quelqu'un meurt, les juifs font shiva pendant sept jours. Mais comment faire le deuil de maman ? Écrire ? Je n'ose pas me dire que je flirte toujours avec l'idée d'écrire. Je me rappelle l'hiver dernier, quand j'ai fait lire mes poèmes et mes dialogues à Paco. Écrire quoi ? Les romanciers sont des voyageurs au long cours. Quand ils partent, ce n'est pas pour garder un œil sur la rive.

Moi, je suis le porteur d'eau.

1^{er} mars 1988

Revu Loïc il y a deux jours. Encore passé la nuit avec lui. Hier, Sergio et moi sommes allés voir une galerie avec des œuvres de l'époque surréaliste. Conversation entre gens bien, puis retour chez lui. Je n'y ai pas dormi.

3 mars 1988

J'ai embrassé Sergio hier. Sentiment que c'était trop tôt.

15 mars 1988

Un message de Paco sur mon répondeur quand je suis rentrée. Il est toujours avec Elsa mais ça ne va plus, voudrait me voir. Je l'appelle, lui donne rendez-vous chez moi (anciennement

« chez nous »). Il ne veut pas parler d'Elsa, veut juste penser à autre chose. Je l'amène au lit (anciennement « notre lit »). Consentant.

1^{er} septembre 1988

Grand ménage. Plus de Loïc, plus de Sergio, plus de Paco. Ai dit à Paco que j'en avais marre de mentir, que je voulais être avec lui. Qu'il quitte Elsa et je quitte mes mecs. Il a refusé. Je quitte quand même mes mecs.

Octobre 1988

Détours en banlieue avec ma voiture de location pour voir diverses personnes du boulot. Tout le monde n'a pas son atelier à Paris. Je me perds dans ces villes qui s'accrochent les unes aux autres. Neuilly Plaisance, Fontenay-sous-Bois, Vincennes. Laideur, laideur, laideur. Rien de glauque, juste la banalité.

Et voilà, ce qui devait arriver arriva. Je suis tellement fascinée que je roule trop lentement. Un policier me fait signe de m'arrêter. Réflexe idiot, j'ai peur. Je me répète : « En France, je suis en France, pas la peine d'avoir peur. » Et le flic, débonnaire : « Vous êtes perdue, mademoiselle ? » Incroyable. À Buenos Aires, tout le monde sait que la police est pleine d'anciens tortionnaires. Ils ont gardé leurs réflexes, leurs méthodes, et surtout ils n'ont aucun remords.

30 000 disparus pendant la dictature de Videla. Pardoner. Mais comment tu pardonnes à quelqu'un qui ne demande pas le pardon ?

Le temps passait et les policiers ne ressortaient pas de la maison. Et s'il était arrivé quelque chose à Lucile ? Non, les filles l'auraient cherché. Mais c'était bien ce qui l'inquiétait. Pourquoi ne l'appelaient-elles pas ?

Soudain, Thomas avait reconnu la silhouette de sa cadette à la porte-fenêtre. Malena, un baquet à la main. Qu'est-ce qu'elle allait faire ? Étendre le linge ? La police était toujours là et elle étendait le linge ?

Il l'avait regardée se rapprocher. La corde était entre deux cerisiers, à quelques mètres du sien. Il s'était aperçu qu'il pensait très fort : « Pssst ! », « Hé ! », « Oh ! Je suis là ! », puis, l'impatience se transformant en colère : « Tu vas m'entendre, oui ? ! », « Malena, regarde-moi quand je te parle ! »

Juste à ce moment, elle avait levé les yeux de sa corde. Pas un cri. Un frémissement peut-être, invisible pour le flic qui la regardait depuis la terrasse. Elle avait pris une pince et continué ce qu'elle faisait. De temps en temps elle le regardait, et il entendait son silence qui lui disait : « J'arrive papa, je t'ai vu, surtout ne bouge pas. » Une fois terminé, elle avait pris une cerise à la fin de sa rangée, l'avait tournée entre les doigts, comme si elle inspectait l'avancée du printemps, puis elle avait

mis son baquet contre sa hanche, s'était approchée d'un autre cerisier, encore un, et enfin elle était arrivée sous le sien.

Il ne voyait que son crâne brun.

Elle lui avait résumé le tout.

Elle était repartie.

Se sentait un peu pignouf, brusquement, le roi du monde.

Selon le récit de Malena, elles avaient dit à la police qu'elles ne savaient pas où il était parti ni quand il revenait.

« Mais sa voiture est là, avait dit l'un d'entre eux.

– Ah, alors il a peut-être pris son vélo. »

Parce que des vélos, il y en avait plusieurs dans la maison, et il aurait été bien difficile de dire lequel lui appartenait.

« Alors on l'attend.

– Oui », avaient dit les filles.

Puis, Malena sans doute :

« Vous voulez boire quelque chose ? »

Après quoi elle était partie étendre le linge.

Qu'est-ce que ça pouvait bien dire à des Français, ce mot, « montoneros » ? Dans les années 70, les montoneros avaient kidnappé et exécuté l'ancien dictateur argentin Aramburu, un ministre des Affaires étrangères, un secrétaire général de la CGT, des syndicalistes, des hommes politiques, des diplomates, des hommes d'affaires de General Motors, Ford et Chrysler. Ils attaquaient aussi des bases militaires et finançaient leurs opérations grâce aux rançons de leurs kidnappings. Ils avaient obtenu 14,2 millions de dollars pour un cadre d'Exxon et 60 millions en cash, plus 1,2 million en nourriture et en vêtements pour les

pauvres quand ils avaient enlevé deux membres de la famille Bunge Born. Un record dûment répertorié dans le *Guinness Book*.

Oui, et alors ? Est-ce qu'on avait tout dit quand on avait dit ça ? Bien sûr que non. Il manquait le contexte dans lequel inscrire ces actions, toutes les dictatures qui s'étaient succédé avant celle de Videla. Les flics qui étaient venus le chercher avaient-ils regardé dans le dictionnaire ? Il avait essayé d'imaginer une définition qui puisse parler à un Français. « Montoneros : organisation d'extrême gauche anti-USA, marxiste, catholique, populiste, nationaliste et péroniste. » « Péroniste »... Comment pouvaient-ils comprendre ?